



## **Biographie de Denis**

<b>La vie à l'américaine</b>	<b>Page 04</b>
<b>1950 à 1961</b>	<b>Page 14</b>
<b>1961 à 1969</b>	<b>Page 27</b>
<b>1970 à 1989</b>	<b>Page 45</b>
<b>1989 à 2021</b>	<b>Page 63</b>

## Biographie de Denis

### Préface

Je me demandais depuis quelques mois si je devais entreprendre l'écriture de ma biographie. J'ai finalement décidé de faire face à ce défi afin de laisser des traces des années de mon enfance, de mon adolescence, de mon expérience de travail et de mes amours. Oui, la vie était agréable avant l'invention des produits électroniques alors que nous pouvions acheter des bonbons avec quelques pièces de « un cent ». Ces pièces sont maintenant dans des collections de monnaies tout comme les billets papiers de un et deux dollars. J'en ai conservé quelques-uns. Je me lance donc à fond de train dans ce projet qui j'espère, vous divertira.

Je dois préciser ici que j'ai utilisé des passages de deux magnifiques livres édités par les membres de notre famille, soit « L'Histoire qui a... », un recueil des compositions de papa, imprimé le 3 août 1989 et le volume à deux volets, « La maison de notre enfance et Anecdotes et Souvenirs » édition de luxe du 11 juin 2011. Ne manquez pas de suggérer ces lectures à vos enfants, ils y trouveront de l'information sur nos ancêtres et la famille d'Alcide et Anne-Marie.

## Première partie « Vivre à l'américaine »

Papa est né en 1912 aux États-Unis car sa famille s'y était installée quelques années auparavant. Le retour au Québec se fit en 1914. Papa s'est trouvé du travail aux États-Unis en 1934 et il courtisait maman à distance jusqu'au jour du mariage, le 11 septembre 1937. Le 26 septembre de la même année, ils partirent chez nos voisins du sud car papa devait reprendre le travail. Ils eurent plusieurs logis dans des villes différentes, là où du travail les attirait. Leur séjour à Winooski débuta en octobre 1939 dans un appartement loué à +- 8,00\$ par mois.

Il fallait être brave pour agrandir sa famille durant cette période assez noire de la seconde guerre mondiale. Cette fichue guerre débuta le premier septembre 1939 et se termina le 3 septembre 1945. Les Américains et les Russes devenaient alors les grandes puissances sur cette terre.

J'ai donc été conçu vers le 5 décembre 1943 en pleine guerre. Ma famille comptait déjà 3 garçons vivants (*un garçon mort-né le 6 août 1938 avait aussi fait partie des espoirs des parents*) et j'étais sûrement bien désiré. Maman m'a raconté que le 4 septembre, elle et papa, s'étaient rendus à l'hôpital mais ils étaient demeurés dans l'auto car les contractions avaient cessé. Elle m'a dit qu'un léger tremblement de terre avait eu lieu et elle pensait que les contractions avaient débuté. Mes recherches sur internet n'ont pu confirmer ceci car il n'y a eu aucun séisme d'importance aux

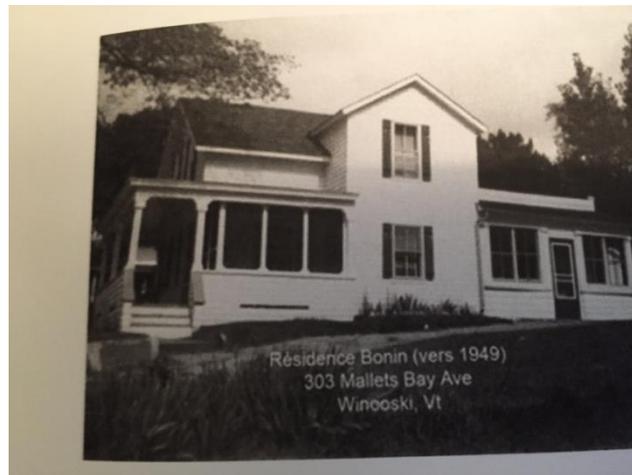
États-Unis entre le 24 décembre 1940 (New Hampshire) et le premier avril 1946 (Alaska). Une autre version existe à l'effet que les frais étaient si énormes à l'hôpital, que mes parents voulaient être certains que les contractions seraient maintenues avant d'entrer. De fait, les contractions ont cessé et ils retournèrent à la maison durant la soirée du 4 septembre.

Donc, me voilà à l'air libre le 5 septembre 1944 avec maman au Fanny Allen Hospital de Colchester, Vermont, géré par les Sœurs de Saint-Joseph. Beau bébé aux yeux bleus, né à 19 :20 heures, pesant 7 livres 8 onces. (*Fanny Allen devient novice des [Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal en 1807](#) et se convertit au [catholicisme romain](#). Elle travailla plusieurs années à l'Hôpital Notre-Dame avant de retourner aux États-Unis*). De cet hôpital, j'ai un reçu daté du 15 septembre 1944 au montant de 44,18\$. Avons-nous maman et moi passé 10 jours à l'hôpital? Est-ce le paiement complet pour les services reçus?

BIRTH MALE	
Place of Birth	Colchester
Name of Hospital or Institution	Fanny Allen
City or Town	Winooski
Mother's stay before delivery:	
In Hospital	1 day
In Community	
Street Address	61 East Spring St.
Mailing address for Registration Notice	61 E. Spring St. Winooski, Vt.
Full name of Child	Paul Denis Bonin
Date of Birth	Month: Sept. Day: 5 Year: 1944
Twin, Triplet or other	No. in order of birth: 1 Weight at birth: 7 lb. 8 oz. No. Months of Pregnancy: 9 Legitimate: Yes
Full name of Father	Joseph Alcide Bonin
Birthplace (city or town)	Winooski
Occupation	Carpenter @ American Woollen Mills
Full Maiden name of Mother	Anne Marie Lemire
Birthplace (city or town)	St. Margarete
Occupation	Owner of Winooski
No. of children born, including present birth	5
No. of other children born alive and now living	3
No. of other children born alive and now dead	0
No. of children born dead	1

Lorsque je suis né, la famille logeait sur la East Spring Street à Winooski. (*Leur troisième logis*). Finalement, papa acheta la

maison que j'ai mieux connue au 303 Mallett Bay Ave. Winooski, le 19 mars 1945.



Me voilà donc arrivé dans la famille mais maman avait besoin d'aide. Papa a vécu son baptême de l'air en allant chercher sa sœur, ma tante Jeanne âgée de 16 ans au Canada. Tous les deux sont revenus par avion et Jeanne m'a sûrement bercé souvent. Elle était ma marraine et oncle Jean-Paul mon parrain. Je ne pense pas que ce dernier était au baptême. J'ai été baptisé à l'Église St. Francis Xavier de Winooski le 15 septembre 1944. Contrairement aux habitudes du Québec, les prénoms des garçons aux USA ne comprennent pas le nom de Joseph. Donc, mon baptistaire indique que je m'appelle « Paul Denis ». Le raccompagnement de la tante se fit aussi par avion. L'année suivante, elle est revenue afin d'aider maman lors de l'arrivée de la première fille de la famille et était là pour fêter mon premier anniversaire. J'ai plusieurs photos qui en témoignent, mais dans ma mémoire, aucun souvenir des premiers 365 jours de ma vie.



En 1942, papa avait acheté sa deuxième voiture, une Buick 1933 qui avait des stores et des rideaux à toutes les fenêtres et qu'il garda pendant 12 années. Nous, les garçons, avons fait plusieurs randonnées dans cette auto. Lorsqu'il faisait très beau, nous profitons du paysage bien assis à l'extérieur dans le coffre arrière. Bien sûr, elle n'avait pas de ceinture de sécurité.



À l'âge de 5 ans, je fus inscrit à la classe enfantine (baby garden) du Couvent Saint-Louis de Winooski pour la session 1949-50. Je reçus la note A pour toutes les catégories: développement religieux, intellectuel, émotionnel, social et physique. Probablement que Sœur Paul-Narcisse m'aimait bien. J'allais à cette école une demi-journée par jour et tout se faisait en français. Mes parents songeaient sûrement à revenir au Québec lorsque la situation de l'emploi se serait améliorée afin d'assurer une certaine sécurité à la famille. Déjà 8 enfants en 1950, ouf !

### Autres souvenirs

Lorsque je repense à ma vie aux États-Unis, plusieurs situations reviennent à ma mémoire. Mais attention, comme dirait Monsieur Trump, à force de mentionner des faits, on finit par y croire.

La résidence de Mallett Bay Avenue était grande et suffisante pour l'ajout d'autres enfants à la famille. Je me souviens de m'être brûlé souvent les pieds sur une grande grille circulaire en métal au plancher. La fournaise au charbon était juste en dessous.

La maison était plus élevée que le niveau de la rue, donc nous devions monter une côte pour y avoir accès. De mes yeux de 4-5 ans, cette côte me paraissait longue et très inclinée. Quand j'ai revu la maison une vingtaine d'années plus tard, j'ai noté que l'inclinaison n'était pas si prononcée. Toutefois, nos balles ou les objets de forme arrondie roulaient vite lorsque nous les échappions et ils allaient frapper le perron et quelques fois la porte des voisins d'en face.

Tout en haut du terrain se trouvait un grand garage. J'ai toujours dit faussement que ce dernier pouvait contenir 3 camions d'incendie mais en réalité il était plus petit et était en partie utilisé comme poulailler.

Au début de 1950, maman a demandé à papa d'installer une corde à linge dans la cour arrière. En creusant, papa nota que de l'eau de couleur dorée jaillissait des trous. Il a alors fait examiner cette eau en laboratoire pour apprendre que c'était causé par un minerai, du cristal en très petite quantité, pas assez pour une exploitation. Alors, il posa les poteaux et le rêve prit fin. Je conserve jalousement des pépites de cristal dans une petite boîte que papa m'a laissée.



À chaque année, un cirque s'installait dans la vallée en face de chez nous. Mon amour pour les oignons caramélisés vient probablement de cette période, car les odeurs de cirque nous rejoignaient facilement. Une année, nous y sommes allés en famille et un des garçons a disparu. Ce n'était pas moi, mais mon frère va probablement se reconnaître, car il a été retrouvé sain et sauf à la grande satisfaction de papa et maman.

Les jours de paye de papa était toujours une fête car presque à chaque fois, il achetait une grosse tablette de chocolat que nous dévorions après le souper.

À table, nous devions parler en français afin de s'habituer à la culture québécoise. Possiblement que nos parents savaient déjà qu'un jour nous serions tous établis au Canada, ce qui effectivement s'est produit en 1950. J'en parlerai plus tard.

À l'occasion, je partais avec un de mes frères avec une brouette pour aller chercher des beignes à une boulangerie à courte distance de la maison. Nous sentions l'odeur de l'huile à plus de 200 pieds, mais les beignes étaient délicieux. La boulangerie était équipée d'une friteuse, genre celle utilisée par Krispy Kreme aujourd'hui.

Oui, nous fêtions l'Halloween." Trick or treat ", comprenez " Farce ou friandise ". Cette formule américaine est prononcée par les enfants déguisés qui viennent frapper aux portes de leur quartier, pour récupérer des sucreries et faire des farces s'ils n'obtiennent pas de butin. Je me souviens bien d'un soir de collecte de bonbons. Nous étions déguisés et avons visité un de nos petits amis qui résidait dans notre rue. C'est lui qui est venu

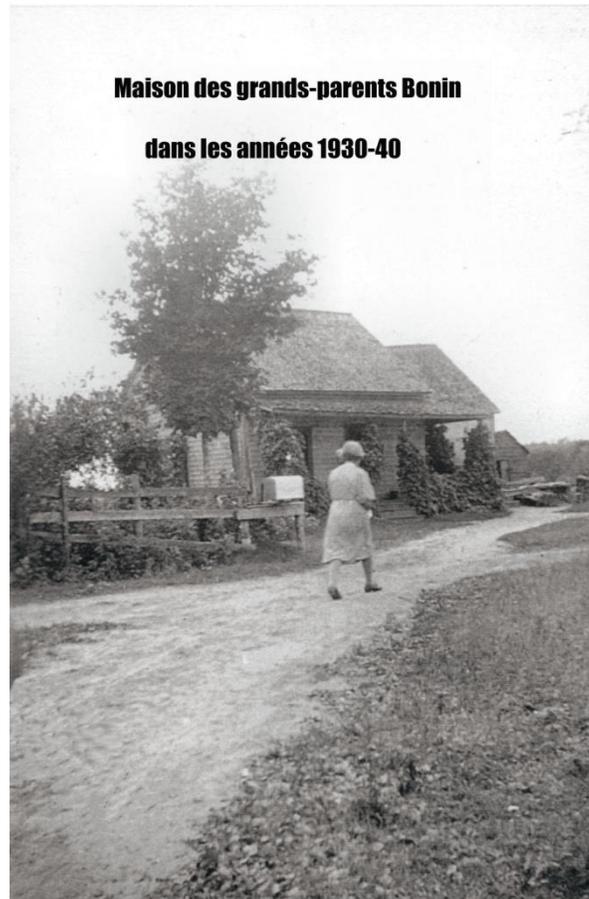
ouvrir et pris de panique à la vue de nos déguisements, il se précipita dans un couloir, frappa une chaise et se brisa un os.

Nous avons mangé beaucoup de framboises, car papa avait un lot pas trop éloigné. Je crois que nous mangions aussi des asperges *sauvages* qui poussaient dans un terrain vacant à gauche de notre maison.

Je me souviens un peu de la période des fêtes de 1949. Probablement que nous visitions les grands-parents à leur résidence de Saint-Majorique à chaque année durant cette période de festivités. Papa écrivait à ses parents leur mentionnant quel serait notre jour d'arrivée. Ceci était nécessaire car il fallait qu'un de ses frères viennent nous chercher en face de l'église en carriole montée sur des skis. La raison était assez simple, aucune gratte ne nettoyait le rang durant l'hiver. Les grands-parents vivaient au bord de la rivière Saint-François à quelques 3 kilomètres du village et de l'église.

Donc nous voilà en route, mes parents et les 8 enfants qui occupaient deux rangées sur la banquette arrière. Papa stationnait sa Buick 1933 sous l'abri de bois pour les chevaux en face de l'église et enlevait la batterie de l'auto pour ne pas qu'elle gèle. Une batterie en forme était nécessaire pour le retour et le moteur exigeait souvent un coup de manivelle pour démarrer. La résidence n'ayant pas d'électricité, il était impossible de recharger la batterie. Oui, les soirées étaient courtes, car l'éclairage venait de quelques fanaux. Donc, dodo très tôt pour tout le monde. Ces vacances au Québec étaient mémorables pour nous les enfants mais un peu moins pour les mamans qui aidaient aux différentes

besognes journalières. Les repas étaient copieux et l'alcool coulait à flot. Les oncles et tantes, Robert, Jeanne, Cécile et André étaient encore célibataires à ce moment-là.



En 1950, la décision fut prise de revenir au Canada car la situation de l'emploi s'était assez améliorée et le mal du pays se faisait sentir. La maison fut donc mise en vente et les démarches furent prises avec les différents ministères américains et canadiens. Je conserve précieusement mon certificat de baptême car le verso porte le sceau *Canada Immigration le 11 juin 1950*. Nous fûmes hébergés temporairement à South Durham chez tante Albertine. Maman était enceinte d'Alice à ce moment-là.

Papa retourna le lendemain à Winooski pour finaliser les détails du déménagement et saluer ses amis des Chevaliers de Colomb.

The image shows a document with a rectangular stamp in the upper left corner. The stamp contains the following text: "CANADA IMMIGRATION", "PHILLIPSBURG, P. Q.", "L. J", "11-6-50", and "INSPECTOR" with a signature. To the right of the stamp is the heading "NOTATIONS". Below this heading, there are two rows of fields. The first row is for "FIRST COMMUNION" and the second for "CONFIRMATION". Each row has fields for "Date", "Church", and "Place". The "Date" field for the first row contains the handwritten number "2". At the bottom of the page, there is a handwritten note in French: "Communion solennelle" followed by a signature and the date "1955".

## Deuxième partie

### 11 juin 1950 au 27 juin 1961

Nous voilà au Québec, à Durham-Sud, chez oncle Eugène et tante Albertine «*la sœur de maman*». Notre séjour durera 15 jours le temps requis pour que papa trouve un logis pouvant recevoir une famille de 10 personnes. Nos hôtes ont montré beaucoup de générosité et de courage en nous accueillant, eux, qui avaient déjà une famille à loger et à nourrir.

Je me souviens d'avoir passé plusieurs heures dans une chambre au deuxième étage à feuilleter des séries d'Astérix, de Tintin et autres bandes dessinées, collectionnées par la famille. Le Bulletin des agriculteurs captait aussi mon attention quoique ma capacité à lire fût très faible à cet âge, mais j'appréciais les bandes dessinées. Oncle Eugène avait une route de distribution de produits laitiers frais et je l'ai accompagné dans sa tournée de livraison, au moins à une occasion.

Durant les journées, papa se rendait à Drummondville pour trouver un loyer et chercher un emploi comme menuisier/charpentier. Il trouva un logis assez grand au 156A rue Jeanne-Mance que l'on appelait à l'époque «La P'tite ligne», une rue cul-de-sac, devenue depuis, une partie du boulevard Saint-Joseph. L'usine de produits textiles Celanese se trouvait en face de notre logis et papa y trouva du travail pour une dizaine de mois seulement. Il ne semblait pas aimer ce travail. Un des avantages de travailler là était que la compagnie offrait aux familles des employés l'accès à une plage sur les rives de la rivière Saint-François. Je me souviens qu'à l'été 1951, nous devions, les

garçons, nous dénuder dans une salle commune pour enfiler nos maillots de bain. C'était la même chose pour les filles. Papa et maman n'appréciaient pas beaucoup cela et nos baignades se sont faites de plus en plus rares.

Retournons maintenant au loyer que papa avait trouvé. Ce logis était au deuxième étage, la partie inférieure étant utilisée comme dépanneur. C'était la dernière maison de la rue, adossée à un grand boisé. Un de mes frères et moi avions l'habitude de jouer sous le perron du premier étage. Une journée qu'il pleuvait, maman nous a avertis de ne pas mouiller nos nouvelles chaussures. Mais des garçons, ce sont des garçons. Il nous fallut que quelques minutes pour faire des tranchées amenant l'eau sous le perron afin de nous amuser un peu. Voilà l'heure du souper, maman nous appelle, une, deux, plusieurs fois. Finalement, mon frère se décida de monter et d'entrer dans la maison. Mauvaise décision, il a reçu la fessée.

Je me devais de trouver un autre plan dans ma petite tête d'enfant. Je suis donc monté sur le perron du deuxième étage et je me suis caché derrière le baril de kérosène nécessaire pour la cuisinière de maman. Il se faisait déjà tard lorsque papa arriva du travail, il n'eut d'autres choix que de signaler ma disparition à la police. Ouf, faut me voir apeuré, regardant les gyrophares de l'auto de police garée dans la cour. Une battue se préparait dans le grand boisé du voisinage. Vers 19 heures, maman a eu besoin de renouveler sa bouteille de kérosène et m'a découvert tremblant de peur. Contrairement à mon pauvre frère, j'ai eu droit à plusieurs caresses et becs. Ce fut l'histoire de mon

premier «casier judiciaire» à l'âge de 5 ½ ans. *«Je vivrai un deuxième contact avec la force policière un peu plus tard».*

Le premier septembre 1950 papa acheta une résidence au 157 rue Goupil «numéro civique remplacé après quelques années par le 1380 Goupil». Cet achat hâtif a facilité l'inscription aux écoles des quatre premiers enfants.



Notre rue était en gravier avec des fossés de chaque côté. Nous avions des livraisons à domicile de produits laitiers et de boulangerie par voiturettes tirées par un cheval. Un jour, un cheval s'est effondré en face de la maison, supposément victime d'un arrêt cardiaque. Maman nous faisait ramasser les excréments de cheval devant chez nous, que nous allions ensuite porter dans notre jardin à l'arrière de la maison. L'espace de l'autre côté de la rue était utilisé comme cour pour l'école Saint-Simon «école de filles», un terrain de balle molle, et une patinoire devant la maison durant la saison froide.



Dès septembre 1950, j'ai fréquenté l'école Jogues sur la rue voisine de la nôtre pendant trois ans. Je me souviens que pendant un des cours, le plafond de plâtre de la classe s'est effondré sur les élèves en blessant plusieurs. Pressentant cela, je m'étais réfugié sous mon pupitre....aucune blessure, mais congé de classe pour deux semaines. J'aimais beaucoup apprendre mais je me devais d'améliorer mon français. Ex : Je disais....une tarte bonne au lieu d'une bonne tarte de maman.



Nous voilà en septembre 1953 et je suis promu en quatrième année au collège Duvernay situé à plus ou moins 1 ½ km de la maison. Je rejoins donc mes trois autres frères. Pas de transport scolaire, donc je marchais l'hiver et utilisais une bicyclette durant l'été. Il y avait une chorale à cette école et je me suis inscrit dès mon arrivée. Elle s'appelait «*La Manécanterie des Petits Chanteurs de Saint-Simon*». Nous avions des pratiques à chaque semaine et donnions des concerts à l'occasion. Notre plus grand défi se passait le 24 décembre au soir. Dès 19 heures, nous nous retrouvions à l'école afin de pratiquer. On nous forçait à boire du chocolat brûlant afin de préparer nos voix. Le problème avec le chocolat, c'est qu'il nous donnait des flatulences. Ouf, c'était difficile de se retenir jusqu'aux petites heures du matin. Nous chantions des airs de fête de 23 heures à minuit moins quart dans les allées de l'église, costumés en bergers, et allions par la suite au sous-sol de l'église pour revêtir notre belle aube blanche, avant de monter au jubé chanter les trois interminables messes de Noël.

Je revenais à la maison vers 2 heures du matin. La famille avait déjà mangé, mais on n'ouvrait pas les cadeaux sans moi. Au pied de l'arbre, nous trouvions principalement des vêtements faits par maman et quelques jeux de groupe. Plus tard, lorsque j'étais jeune adulte, nous passions la nuit à jouer aux cartes et au réveil des plus jeunes enfants vers 7 heures du matin, nous allions les remplacer dans leurs lits encore chauds.

À l'âge de 5-6 ans, j'ai fait un séjour chez oncle Léon et tante Jeanne. Je devais y passer deux semaines mais après une semaine, je m'ennuyais beaucoup trop de ma famille. Je décidai donc de

me coucher en ce dimanche après-midi, pleurant en cachette mais le sommeil arriva. Quelle belle surprise lorsque je fus réveillé par maman et papa qui venaient me chercher. Ouf, encore de beaux becs de maman, ça se prend bien.

En mai 1955, maman accouchait de sa dernière fille. Il était de coutume que les chanteurs de notre chorale se divisaient en groupe de 3-4 et allaient chanter lors de la fête des mères dans les maisons privées. Lorsque j'ai mentionné que maman n'était pas à la maison mais plutôt à l'hôpital ce dimanche-là, mes copains et moi avons décidé d'aller chanter dans la chambre de maman à l'Hôpital Sainte-Croix. Nous nous sommes exécutés malgré notre très grande nervosité et, les patients, employés et visiteurs de l'étage étaient à l'écoute. Il n'en fallut pas plus pour que les religieuses «les Sœurs Grises de Nicolet» qui géraient l'institution à ce moment- là nous invitent à nous produire directement dans le système audio principal de l'immeuble. Ce moment restera gravé pour toujours dans ma mémoire.

Lorsque j'ai laissé la chorale, j'ai rejoint l'équipe du journal étudiant L'Escogriffe. Publication mensuelle, ce journal était dédié non seulement aux élèves mais aussi à leurs parents. L'association des journaux étudiants tenait un congrès annuel de 3-4 jours et je me suis inscrit vu que j'avais les moyens financiers. Ce fut un agréable séjour au Lac en Cœur en Mauricie. Les filles et les garçons avaient des dortoirs séparés mais les activités étaient mixtes. Belle occasion pour écouter d'autres jeunes et chanter près d'un feu de camp en soirée.

Dans mes dernières années à l'école Duvernay, je faisais partie du club de hockey, catégorie Bantam. Les frères du Sacré-Cœur jouaient aussi lors des pratiques, relevant leur soutane noire afin de mettre les jambières. Je n'étais pas assez rapide donc j'ai pris ma retraite assez tôt. Mon excuse était que je devais mettre les patins de mes frères, lesquels étaient trop grands pour moi. Bien sûr, je jouais avec des hockeys rafistolés. Tous les vêtements usagés de mes frères se retrouvaient un jour ou l'autre dans les tiroirs de ma commode. Je savais donc quelques années à l'avance ce que je porterais plus tard.

En septembre 1959, je me suis inscrit à l'école Saint-Frédéric en neuvième année aux cours de sciences, option mathématique. J'ai bien apprécié, car je me suis fait de bons amis et j'obtenais de bonnes notes. J'ai eu cependant un problème avec le frère Euclide qui devait corriger les examens de langue anglaise. Pour être drôle, j'ai signé Denis «Nice nose». Il a dû chercher un peu pour identifier ce comique. Par «Nice nose» je voulais dire Beau Nez...i.e Bonin.

Revenons à la patinoire municipale, installée durant décembre dans le champ en face de notre maison. C'est là que j'ai débuté ma recherche de compagnie féminine. Rien de mieux que de patiner au son du Danube Bleu, de la Valse des patineurs ou autres classiques de cette période, main dans la main d'une fille qui me «titillait» un peu. Un soir, le surveillant de la patinoire fit jouer des disques d'Elvis Presley, mal lui en pris, le curé Lafortest passait par là et enragé, cassa les disques, trouvant la musique inappropriée. Il avait probablement vu Elvis se déhancher à la télévision et le trouvait trop sexy pour les filles.

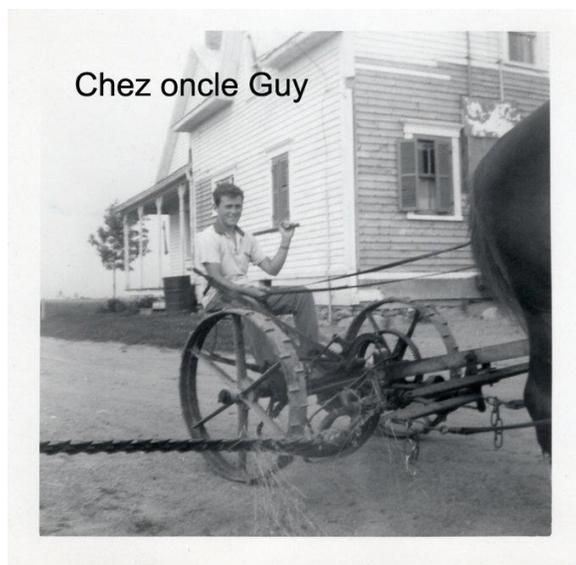
À l'aube de mes 15 ans, j'ai travaillé toute une nuit de décembre à arroser le terrain pour préparer la glace de cette patinoire. Un des bénévoles avait apporté un 40 onces de gin, ceci nous a aidés grandement, car la température était très froide. Le lendemain, la patinoire était utilisable, en partie. Bien sûr, lors des tempêtes de neige, nous devions pelleter à la main toute la surface avec d'autres copains. Incidemment, nous avons aussi aménagé une patinoire dans notre cour arrière pendant quelques années.

Maman avait un code pour nous faire revenir à la maison à 19 heures chaque soir, afin d'écouter le Cardinal Léger réciter le chapelet à la radio. Elle faisait clignoter la lumière du perron avant et nous devions alors quitter la patinoire pour revenir rapidement à la maison. Tout le monde à genoux, nous, avec nos patins, et papa qui souvent s'endormait, étant donné la fatigue accumulée durant la journée.

Lorsque la télévision fit son apparition au début des années 50, nous allions écouter quelques émissions chez le voisin, telles, la lutte et la Famille Plouffe. Papa acheta notre première télévision, une Fleetwood en 1955 ou 56, évidemment avec écran en noir et blanc. Les lampes intégrées à l'intérieur brûlaient souvent mais le vendeur Monsieur Langlois était très rapide et disponible pour nous dépanner. Les ondes étaient captées par ce que l'on appelait des «*oreilles de lapin*». La réception était aussi améliorée si nous placions une boule de laine d'acier sur une des oreilles. Plus tard, papa installa une antenne sur le toit de la maison.

Au début des années 50, un de mes frères avait fait une demande pour obtenir un territoire de livraison du journal La Tribune. Lorsqu'une réponse positive fut reçue, il n'était plus disponible et un autre de mes frères a débuté les livraisons avec 35 abonnés. J'ai pris la charge de cette activité en 1954 à l'âge de 10 ans et j'ai persévéré jusqu'au moment d'assumer mon emploi à la Banque de Montréal en 1961. J'avais alors 115 abonnés. Les journaux étaient livrés après les heures d'école. C'était considéré assez payant à cette période, 1 ½ cent par abonné pour 6 livraisons par semaine. Une année, j'avais mérité un prix spécial du journal. C'était une escapade d'une journée au site d'Ausable Chasm dans l'État de New York. Il s'agissait du plus beau et plus grand canyon des Adirondacks. Je me faisais remplacer par mes sœurs quelques semaines durant l'été lorsque je travaillais chez oncle Guy, l'agriculteur.

J'ai bien aimé mes cinq ou six séjours annuels chez oncle Guy et tante Cécile. Ils étaient drôles et m'enseignaient beaucoup de trucs. Le couple n'avait pas d'enfants à ce moment- là, j'étais donc très gâté. Un samedi midi, il m'avisa que nous ferions une sortie spéciale ce soir-là. Je pris donc un bain dans le baril extérieur plein *d'eau de pluie* car cette eau était plus douce que l'eau à l'intérieur de la maison qui venait d'un puits. Nous voilà en route, nous trois, pour St-David, afin de voir Ti-Blanc Richard en spectacle à la salle paroissiale. À ma grande surprise, sa fille Michèle était là et elle a chanté quelques succès de l'époque. J'ai eu l'occasion de faire quelques pas de danse avec elle mais je suis certain qu'elle ne s'en souvient pas.



Une petite mésaventure : Un jour j'emprunte le vélo d'un de mes frères. J'avais beaucoup de plaisir à placer à la fourche d'en avant un bout de carton avec une pince afin de faire du bruit, genre mitrailleuse. En dévalant une côte, je décidai d'enlever le carton. Erreur. Ma main entra dans la roue avant et je fus projeté dans les airs. Résultat : plusieurs rayons de cassés à la roue avant et.....un doigt en très mauvais état. Le soir arriva et j'avais la main très enflée. Papa décida alors de m'amener chez un «ramancheur». J'avais déjà entendu parler de ces personnes qui ont ce don. Un don pour «ramancher» le squelette de personnes souffrantes. Nous voilà donc chez le ramancheur, fermier à Saint-Germain. Il regarda ma main enflée et m'annonça qu'il y avait fracture d'un doigt. Il sortit quelques minutes et revint avec deux petits bardeaux de cèdre. Il appliqua une gelée rouge piquante sur le doigt et plaça ce dernier entre les deux pièces de bois avant d'envelopper le tout. Sept jours plus tard, j'enlevai l'attelle et débuta alors un long processus de réhabilitation des muscles et des nerfs du doigt.

Nous voilà en 1958, j'ai 14 ans. Je fume en cachette avec des copains dans la cour à bois extérieure de notre voisin. Il fabrique principalement des portes et fenêtres en bois. Les cigarettes se vendent 2 sous l'unité au dépanneur. Un soir après souper, papa demande de l'aide pour déplacer la grande table de cuisine. Ensuite il place une seule chaise au centre et.....me demande de m'asseoir devant tous les membres de la famille. Il me tend une cigarette et m'offre de l'allumer, offre que je refuse. Il mentionne alors que je préfère fumer en cachette, que le voisin s'est plaint, qu'il y a risque d'incendie, etc... Voilà donc sa façon de passer un message efficace, mais je n'ai pas spécialement apprécié.

Je me suis fait plaisir plus tard. Papa était hospitalisé pour une chirurgie et lors d'une de mes visites, il m'a demandé de lui rouler des cigarettes. Le tabac et le papier étaient achetés séparément. Oui, les patients et les visiteurs fumaient dans les chambres à cette époque. Le lendemain je lui ai fait des cigarettes et j'en ai fumé quelques-unes en route vers l'hôpital. Je devais sentir la fumée de tabac, mais papa a préféré garder le silence sur ce sujet.

Toujours en 1958, nous étions en visite chez une des sœurs de maman et regardions la télévision avec leur fille qui avait mon âge. Papa a trouvé que j'avais regardé trop longtemps les jambes de cette cousine qui était en bermudas et j'ai eu droit à ses reproches au retour à la maison. Les temps ont changé, n'est-ce pas ? Parlant de changements, les sous-vêtements d'hiver que nous portions à cette époque sont plus rares aujourd'hui. Il s'agissait de Penman «survêtement long» avec porte arrière que nous abaissions pour les besoins dans la salle de bain. Un de mes

frères avait perdu un bouton et se promenait à l'occasion la porte ouverte.

Drummondville avait une très bonne équipe de baseball appelée Les Royaux qui évoluait dans un stade très confortable. Ce sport était très populaire car nous passions moins de temps devant les écrans de télévision. Un jour, notre voisin et son fils m'offrent de les accompagner au stade. Rendu sur les lieux, j'apprends que seulement le père entrera et nous les garçons resterions dans le stationnement afin de possiblement attraper et cacher les fausses balles frappées par les joueurs. C'est ce que nous avons fait mais, un policier est intervenu et nous a avisés que ceci était un vol. «*Voilà mon deuxième dossier judiciaire.*»

J'ai su très jeune que je serais attiré par le sexe féminin. Mon vieux vélo a été mon compagnon de la «cruise» alors que je pouvais épier les filles, les suivre et entamer une conversation anodine. Je dois avouer que j'étais du genre assez réservé et que je ne forçais pas la note.

Je lève mon chapeau à mes frères et sœurs avec qui j'ai eu de multiples contacts, que ce soit pour les agacer (surtout mes sœurs), pour obtenir de l'aide ou pour tout simplement apprécier la vie familiale.

En conclusion, cette période de ma vie a été formatrice pour moi.

- 1- Je devais faire le banquier avec mes clients de La Tribune, car je faisais du crédit à certains d'entre eux, ce qui me prédestinait à une carrière bancaire.

- 2- Je devais souvent agir comme l'homme de la maison car mes quatre frères plus vieux avaient quitté la maison, soit pour le travail ou les études, ce qui m'a montré l'importance de la famille.
- 3- Ma conduite comme être humain a été influencée par mes deux parents, tous les deux très travaillants, honnêtes et aimants.

## Troisième partie

(1961 à 1969)

Nous voilà au début du mois de juin 1961. Je rencontre le conseiller en orientation du collège Saint-Frédéric. Nous nous entendons pour que je recherche une carrière du côté de 1- l'enseignement des mathématiques, 2- d'une carrière de comptable agréé, ou finalement 3- d'un début dans le monde de la finance. Malheureusement, le «Programme de prêts et bourses du Gouvernement du Québec» n'existait pas encore et je n'avais pas les moyens financiers pour m'inscrire à une formation universitaire. Me voilà donc décidé de tenter ma chance du côté des banques à charte. Il faut préciser ici que le marché du travail était très favorable à ce moment- là et que j'aurais pu me diriger vers une quinzaine d'autres options. Je tente donc ma chance avec la Banque Royale, je rencontre le directeur et dépose mon curriculum vitae.

Aucune nouvelle après une dizaine de jours, donc je retourne le voir et insiste pour une réponse, positive ou négative. Il m'explique que, finalement sa succursale ne recherche pas de candidats à ce moment-là. Voilà, je suis fixé, je traverse la rue et entre à la succursale de la Banque de Montréal. Le directeur est très heureux de me rencontrer, car il a un poste de junior à combler. Il appelle sur le champ le directeur des ressources humaines à Montréal et m'obtient un rendez-vous pour le lendemain. Il m'avise que les coûts du transport en autobus et d'un lunch seront absorbés par la banque.

Je complète plusieurs tests lors de cette entrevue et reviens à Drummondville très satisfait. Vers la fin de l'après-midi, je reçois un appel du directeur qui m'avise que les résultats de mes tests étaient très favorables sauf....ceux en anglais. Il me dit qu'il a mis de la pression sur son collègue de Montréal et a finalement reçu l'approbation pour mon emploi. Me voilà un banquier, très jeune à 16 ans avec un salaire annuel de 2000\$, mais sujet à une période de probation de 12 mois débutant le 27 juin 1961.

Le temps presse, je dois m'acheter des vêtements compatibles avec ce nouveau travail. Ceci a été fait assez rapidement et je me suis payé le luxe d'acheter un porte-document en cuir. Cet accessoire n'était pas pour apporter des documents, mais plutôt pour y cacher mon lunch du midi. J'étais très fier de mon nouvel emploi et je voulais sans doute transmettre une image «sérieuse» dans les transports publics.



Le premier juillet 1961, j'ai reçu mon certificat de fin d'année du collège que j'ai remis à mon directeur et j'ai obtenu une belle augmentation de salaire de 150\$.

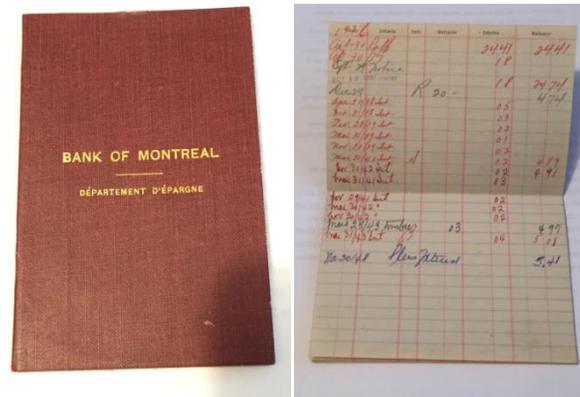
Ma formation de commis a été rapide car deux dames célibataires d'un certain âge m'avaient été assignées. Oui, Denise et Lise avaient beaucoup d'expérience et m'enseignaient avec beaucoup de rigueur. J'ai fait un stage comme caissier d'une durée de six mois. On m'a donné un budget de pertes de caisse de 60\$ pour ladite période et j'ai finalement perdu que 20\$, «un faux billet de 20\$ américain». J'ai donc mis 40\$ dans mes poches, youppie!

Le 8 janvier 1962, je suis inscrit à une formation d'une semaine à Montréal avec résidence au WMCA sur la rue Stanley. J'arrive tôt le dimanche, prends mon souper à l'extérieur et décide d'aller à la piscine du complexe. Arrivé sur les lieux, je dois d'abord passer sous une douche. Ceci fait, je traverse la dernière porte pour me retrouver seul, portant un maillot de bain. J'apprends que le club de nudistes local a réservé la soirée et que je dois obligatoirement enlever mon beau Speedo. Ouf...je prends mon courage à deux mains et j'obtempère. Un tour de la piscine et me sentant trop la cible des regards, je quitte rapidement.

Une journée, je rencontre une cliente qui me dit connaître mon nom. Elle finançait les études universitaires de jeunes adultes qui étaient dans le besoin. Elle me confirme que le collègue lui avait donné les noms de trois prospects, dont moi. Après discussions avec ses contacts du collège, elle opta pour l'étudiant qui venait d'une famille de 12 enfants. Malheureusement, nous n'étions que 11 enfants.

Les heures d'ouverture étaient de 10 heures à 15 heures mais les banques ouvraient le vendredi soir entre 16 heures et demie et vingt heures. Nous recevions une compensation de 1,50\$ que nous utilisions pour se payer deux bières et un petit lunch à la taverne du coin.

Comme junior, je devais inscrire les transactions des clients dans leur livret de banque «les ordinateurs n'étaient pas encore disponibles». Nous ne devions pas faire d'erreur d'additions ou de soustractions, sinon, nous devions refaire le livret au complet. Il n'était pas permis d'effacer les entrées inscrites à l'encre. Cela m'est arrivé à une occasion.



Je n'ai pas un très beau souvenir de la visite annuelle des inspecteurs en 1962. Il était de coutume que dès que le travail de première vérification était complété, disons vers 22 heures le soir, tous les garçons accompagnaient les 4-5 inspecteurs à la taverne. Vers 1 heure du matin, un collègue me reconduit à la maison, car le service d'autobus Bourgeois n'était plus disponible. J'étais ivre et j'avais le hoquet. Papa m'entendit, se leva et me donna des aspirines. Erreur, j'ai été malade toute la nuit.

Durant cette période, j'avais un groupe d'amis dont un avait une auto. Un jour, nous «un groupe de cinq» décidons d'aller à la plage de Nicolet. Un des passagers demanda d'arrêter à Baie-du-Febvre car il voulait saluer quelqu'un au magasin général du village. Malheureusement, quelques ados avaient de vieilles rancunes contre mon ami et la bagarre éclata. J'en fus quitte pour un œil «au beurre noir». Je me suis arrangé pour revenir à la maison lorsque tout le monde serait couché. Le lendemain matin, un lundi, je devais retourner au travail.

Me voilà devant un miroir regardant ma figure amochée me demandant ce que je devais dire à maman. Voici mon commentaire :« *Nous revenions de la plage, j'étais assis sur la banquette arrière de l'auto lorsque le conducteur a dû arrêter rapidement car un chat traversait la rue. Au même moment, le passager à ma droite offrait de la gomme à mâcher et j'ai reçu un coup de coude dans l'œil*». J'ai discuté de ceci avec maman dans les derniers jours de sa vie et elle m'a avoué qu'elle ne m'avait pas cru. Que dire des clients à la banque, plusieurs me demandaient si le coup était venu d'un mari jaloux.

## Mon amour

Nous sommes au début de décembre 1962. Je regarde le hockey avec papa et maman, la deuxième période vient de se terminer. Je décide de prendre un bain et de sortir afin de me trouver une compagne pour la période des fêtes. Je me présente à la salle Paulhus «salle sans alcool» portant une belle petite veste, légèrement parfumé et en grande forme. Je suis en mode séduction et je danse avec plusieurs filles. Je sollicite finalement une danse à une certaine Gisèle, qui accepte de s'émoustiller avec moi. La soirée s'est terminée en beauté, car elle accepte de me revoir, mais chez elle à Wickham. Le samedi suivant je prends l'autobus Voyageur qui dessert Granby mais passe par Wickham. Je me souviens que les parents de Gisèle m'ont bombardé de questions, afin de définir rapidement si leur bébé ne courait pas de risque avec moi. J'avais passé le test «peut-être que mon emploi de banquier les a rassurés» et j'ai tout de suite été accepté comme un ami, membre de la famille.

Gisèle est venue au réveillon de Noël chez nous et je suis allé chez elle pour le Jour de l'An. Je crois que j'ai été frappé par le Dieu, Éros, le «Dieu de l'Amour» car nos rencontres se sont poursuivies durant toute l'année 1963. Nous étions tellement bien ensemble. Je voyais Gisèle dans mes rêves et je me voyais déjà passer ma vie avec elle. Je la voyais souvent, car elle travaillait à l'hôpital de Drummondville et demeurait en chambre et pension chez une dame. Papa faisait souvent le chauffeur de taxi pour moi, souvent tard le soir.



J'ai bien aimé mon début de carrière à Drummondville. Les banquiers et les employés des compagnies de finance formaient une famille et une ligue de bowling était très active.

Au début de 1964, je suis muté à Arvida et commence donc la période d'amourette à distance. Après mûre réflexion, nous décidons de nous fiancer à Pâques. Papa et maman sont mis au courant mais je dois demander la main de Gisèle à son père Oscar. Ceci se passa dans leur remise qui servait aussi pour l'élevage de quelques pigeons et lapins. Un collègue banquier d'Alma qui venait de Granby me donna un «lift» jusque chez les parents de Gisèle. Mon futur beau-père avait l'habitude de cacher une bouteille d'alcool dans le seau à grains et tous les deux, nous allions souvent dans cette remise pour un petit breuvage avant le dîner. C'est là que je fis la demande et sans surprise, il accepta. Les fiançailles ont eu lieu à Pâques le 29 mars 1964. Le 22 juin 1964, j'avisais le siège social de mon intention de me marier car la banque devait me donner leur accord. Vous noterez que les coûts

de transfert étaient beaucoup plus limités si nous demeurions célibataires.

### **Arvida**

Les mutations entre succursales étaient nécessaires pour combler les différents postes qui devenaient libres. Exemple, lors de la retraite d'un employé senior, une chaîne de transfert était nécessaire pour combler les postes. Heureusement, ceci comportait le plus souvent une promotion. Aussi, si les affaires étaient en croissance, de nouveaux employés étaient nécessaires à certains endroits. Pas question d'être avisé ou consulté avant les avis de mutations. Le directeur de la succursale recevait une enveloppe avec un avis de transfert en trois copies. Dans mon cas, le 22 janvier 1964, mon patron recevait une enveloppe du siège social indiquant que je devais me rapporter à Arvida le 27 janvier sur le poste de commis aux prêts à un salaire annuel de 3025\$. L'avis de mutation dans ladite enveloppe était en trois copies. Je devais signer la copie blanche qui était postée immédiatement au directeur de la succursale d'Arvida pour fin d'identification, la bleue était retournée au siège social et la dernière copie conservée à Drummondville. À première vue, je pensais qu'Arvida était en Ontario. Ma belle-mère nous écrivait avec l'adresse Ontario mais la lettre nous parvenait tout de même. Beaucoup de pression était mis par le siège social pour que les mutations soient acceptées sans discussion. En cas de refus, une note négative était placée au dossier de l'employé et les promotions devenaient plus rares.

En 1964, la route 20 «la route transcanadienne» existait entre Montréal et Drummondville mais seulement par sections jusqu'à Québec.

Je trouve rapidement une chambre et pension, là où résident aussi un autre banquier et un barbier. Au printemps 1964, nous quittons ensemble la pension et louons un chalet en bordure de la rivière Saguenay. Quel Party! Faut bien que je termine avec force ma vie de garçon. Gisèle garde de beaux souvenirs de ce chalet car elle est venue en visite par autobus avec une de mes sœurs. Aussi, à une autre occasion, papa et maman lui ont offert de venir me faire une surprise durant un week-end. Oui, belle surprise, car j'étais dans un party avec d'autres employés de la banque. Le barbier leur a donné l'adresse et ils sont venus me surprendre, heureusement il n'y avait personne sur mes genoux.

Mes colocataires étaient bien sûr au courant de mes fiançailles et je les ai avisés que le mariage aurait lieu le 7 septembre. À la fin du mois d'août, le barbier a apporté ses accessoires au chalet disant qu'il irait couper les cheveux d'une personne âgée en soirée. C'est ce qu'il fit mais à son retour, il m'avisait qu'il devait me raser totalement les parties génitales pour que je sois à la mode lors du voyage de noces. Lui et l'autre banquier avaient beaucoup de plaisir à courir après moi. Le résultat a été que 20 minutes plus tard, plusieurs choses traînaient par terre et l'évier de la salle de bain était détaché du mur de +- 15 centimètres. Mais...pas de rasage, ouf... Ils ont eu beaucoup de plaisir mais pas moi.

Ce qui devait être une rencontre pour le temps des fêtes seulement, est devenue une union amoureuse concrétisée par le mariage du 7 septembre 1964. Après la cérémonie religieuse, nous sommes réunis sur le parvis de l'église pour la prise de photos lorsque belle-maman quitte rapidement et retourne dans l'église. Elle avait oublié son sac à main qui contenait des billets de banque et des Obligations du Canada. C'est elle qui acquitta la facture de l'hôtel Normandie et je crois que papa paya le coût de l'apéritif.

«Depuis mon entrée à la banque, j'avais économisé 1000\$ par année et je pus donc me marier sans dette».

La succursale d'Arvida n'étant pas desservie par Brinks ou aucun autre transporteur de valeurs, les garçons les plus seniors devaient avoir une arme de poing dans le tiroir de leur bureau. Me voilà donc avec mon permis pour un Colt .38 que j'utilisais chaque semaine pour aller chercher des centaines de milliers de dollars à Chicoutimi, en taxi, accompagné d'un policier. Les employés d'Alcan encaissaient leurs chèques de paye à Arvida, mais allaient en soirée faire leurs achats à Chicoutimi. Chaque semaine c'était la même routine.

Au début de février Gisèle sut qu'elle était enceinte. Nous demeurions dans un petit logis, un deuxième étage à 15 minutes de marche de mon travail. Les gens étaient très aimables et nous avions quelques amis, de plus nous allions jouer chaque mercredi au bowling dans la fameuse ligue des banquiers et employés des compagnies de finance. Afin d'arrondir mes fins de mois, je tenais les livres comptables pour un aubergiste de la ville.

Un samedi d'avril 1965, alors que je décapais la cire du plancher de la cuisine, arriva l'assistant-gérant de la succursale tenant dans sa main la fameuse enveloppe carrée annonçant une mutation. Il me dit que mon nom était dans ces documents et quitta immédiatement nous laissant bouche bée, Gisèle et moi. Le directeur était en vacances, mais je communique avec lui sans tarder, laissant mon prélat à demi décapé. Finalement, ce sera Rivière-du-Loup.

### **Rivière-du-Loup**

Nous aurions aimé nous rapprocher un peu plus de Drummondville, surtout vu la venue prochaine d'un enfant. La distance serait donc plus courte de seulement 20 km. Mais, belle promotion sur le poste de deuxième officier de la succursale au salaire de 3800\$ par année.

Je suis bien reçu dans cette petite succursale de 7-8 employés. Nous avons bien aimé cette ville, notre logis était à 5 minutes de marche de mon travail et je suis devenu membre de la Jeune Chambre de Commerce. Très belle expérience de développement personnel car je devais m'exprimer souvent et je me suis débarrassé de ma timidité en public. Mon directeur était un peu perdu et un jour il fit une belle erreur. Nous devons changer la porte de la voûte et le système d'alarme durant un week-end. Le siège social lui avait demandé de trouver parmi ses clients un entrepreneur qui pourrait démanteler l'ancienne porte un vendredi soir, alors que l'installateur arriverait de Montréal avec la nouvelle porte et la balance du matériel. Malheureusement, le directeur fit enlever la porte et le système

d'alarme, une semaine trop tôt. Ne pouvant opérer sans surveillance durant une semaine, j'ai été sollicité pour dormir à la banque en face de la voûte toute la semaine avec mon arme « colt .38», sur moi. Je me suis fait une belle paye en temps double.

Gisèle a eu notre beau garçon Daniel en août 1965. J'étais bien fier de distribuer des cigares. Nous ne pouvions pas à ce moment assister à la naissance de l'enfant. Quelques semaines plus tard, Daniel a été opéré au nombril qui ne voulait pas guérir, suivi par moi, pour une chirurgie d'un kyste pilonidal sur le sillon interfessier. Heureusement, nous avons eu du support de membres de la famille Bonin, car Gisèle apprenait le rôle de maman.

Avec un enfant, les visites à Drummondville devenaient difficiles, j'ai donc acheté ma première automobile. Une Épic Envoy de luxe 1965 neuve au coût de 1650\$. Je n'avais pas de permis de conduire et j'ai passé rapidement les examens et les tests routiers. Afin de sauver du temps, je suis allé directement aux bureaux des licences à Québec profitant d'un lift offert par un client de la succursale. Pour arrondir les fins de mois, je faisais la comptabilité de ce client, grossiste dans les œufs. Je dépensais moins de 10,00\$ d'essence pour un aller-retour à Drummondville. Nous avons bien aimé notre séjour à Rivière-du-Loup.

### **Matane**

Après seulement 13 mois à Rivière-du-Loup, me voilà comptable à Matane le 11 mai 1966 au salaire de 4375\$. Il est important de mentionner ici que les dirigeants de la banque nous demandaient maintenant si nous acceptions la mutation avant de

l'officialiser. Nous voilà donc encore plus éloignés de Drummondville. L'autoroute 20 se rend maintenant jusqu'à Québec mais la balance du trajet est assez difficile sur la route 132. Cette succursale n'était pas facile à gérer. Durant cette période les Caisses Populaires manquaient de liquidité et ne pouvaient plus faire de prêts à Matane. Nous étions débordés. J'ai donc assumé beaucoup plus que ma part du travail.....prêts personnels, agricoles, et financement lors des expropriations pour refaire la route 132. Les équipements étaient désuets, souvent hors service et je devais me taper des journées de plusieurs heures de travail.

Notre logis était assez moyen, tout près de la route 132. Un jour Daniel décida d'aller se promener sur cette route. Quel danger, même pas 2 ans. À ce moment il était sous la surveillance de la voisine du premier plancher. J'ai attrapé plusieurs souris dans ce loyer. Durant juillet, la brume a couvert la ville durant deux semaines. Mon Épic ne voulant pas démarrer «trop d'humidité sur les bougies» je devais voyager en taxi.

Un jeudi soir d'été, pour se reposer un peu du travail, nous décidons, Gisèle, moi et l'adjointe-comptable de la succursale de nous payer une sortie dans un bar de Baie-des-Sables, propriété de son frère. Un spectacle de «Badgirl» était au programme. La boisson aidant, il faisait jour lorsque nous sommes revenus à Matane. Heureusement, Daniel était entre bonnes mains, gardé par une des filles du directeur de la succursale. Pas de dodo ce matin, douche et retour au travail. Ce fut une très agréable sortie.

En juillet 1967, je me suis négocié une mutation à Shawinigan alors que j'assistais à une semaine de formation au bureau divisionnaire de Québec. J'ai rencontré par hasard le directeur régional de cette région dans l'ascenseur et après une courte discussion, il m'a promis de regarder mon dossier. Il cherchait effectivement un comptable pour cette succursale. La bonne nouvelle est venue dès mon retour à Matane et mon directeur n'était pas très heureux de me voir quitter.

### **Shawinigan**

Au début, j'étais le comptable de la succursale mais j'ai ensuite assumé le poste de directeur de prêts aux particuliers. Belle succursale, atmosphère rêvée, beaucoup plus près de la famille, mais nous devions subir l'obstacle du fleuve et utiliser le traversier.

Dès mon arrivée, le directeur m'avise qu'il est Président du Club de golf de Shawinigan-Sud et qu'il sera absent tous les lundis. En échange de politesse, il m'offre de prendre congé tous les mercredis, afin d'aller à Expo 67, bien sûr en y amenant sa conjointe et d'autres épouses de banquiers. Je pris donc une passe annuelle pour l'expo pour Gisèle et moi et même si je n'y suis pas allé toutes les semaines, ce fût un bel été.

Un mercredi matin le détective privé de la ville entre dans la succursale et demande le responsable. Le directeur étant en vacances, je rencontre cet individu vêtu en civil. Il m'avise que la mafia de Montréal a installé un quartier général en Mauricie et qu'elle y discutait d'un vol, probablement à notre succursale, un jeudi matin, dès l'ouverture à 10 heures. Une de mes caissières

est enceinte et je dois l'aviser de rester chez elle le lendemain et de garder tout ceci secret. Je n'avise pas Gisèle de cette possibilité de vol. Le lendemain, je rentre tôt et note sur un papier les numéros d'urgence que je pourrais utiliser. À 10 heures pile, le détective est notre premier client et il m'avise que ce matin personne n'a quitté le quartier général de la mafia. Donc, ce sera partie remise. Il m'avise que toutes les rues du centre-ville étaient sous surveillance, que des camions pouvaient bloquer les fuyards en tout temps. Après trois semaines de cette surveillance, il entre et m'avise que le vol a effectivement eu lieu mais à notre succursale de Cap-de-la-Madeleine.

Le pont Laviolette était en construction et nous n'avions pas d'autres choix que d'utiliser le traversier. Un jour, en retournant à Shawinigan en soirée, j'évite à la dernière seconde un gros orignal au milieu de la route près de Saint-Célestin. L'ouverture officielle du pont se fit le premier novembre 1968, une semaine après mon départ pour Baie-Comeau, ma prochaine mutation.

### **Baie-Comeau**

En octobre 1968, j'étais dû pour une promotion comme directeur d'une petite succursale. J'étais ravi d'apprendre que le directeur du Cap-de-la-Madeleine était muté et j'espérais obtenir ce poste qui me permettrait de rester pas trop éloigné de la famille.

Un jour, le téléphone sonna et on me demanda si j'accepterais le poste de directeur à Baie Comeau. Ouf, surprise, ce poste était aussi disponible. En y pensant bien, j'ai comme l'impression que tous mes amis avaient décliné cette offre avant

moi. La promotion étant intéressante, avec aussi un bonus spécial pour l'éloignement, j'accepte à la condition au préalable d'aller voir la ville avec Gisèle. Nous prenons donc l'avion à Québec et rencontrons le directeur qui, lui quitte la banque pour aller travailler au privé. Il loue actuellement un bungalow, mais m'avise que la dame veut vendre, nous ne pouvons donc pas louer cette résidence qui nous plaisait. Il n'y a pas aussi de logis abordables en location dans la ville.

De retour à Shawinigan, j'appelle le surintendant à Montréal et je lui mentionne que je refuserai la promotion si la banque ne me loge pas adéquatement. Mon interlocuteur accepte donc ma recommandation à ce que la banque achète la maison de Baie-Comeau actuellement louée par le directeur sortant. Ceci a été fait et je débutais sur le nouveau poste le 24 octobre 1968. J'étais à 24 ans, un des plus jeunes directeurs de succursale. Les affaires étaient très faciles à mener, personne n'était pressé, et tout arrêtait en ville lors des tempêtes de neige. Je m'étais équipé de pneus à crampons, achat recommandé fortement par mes employés, car je restais pris souvent dans la neige avec mes pneus usés. Il faut dire ici qu'un fond de glace de +- 5 cm recouvrait les rues durant tout l'hiver. Mon auto, une Ford Falcon avait un petit moteur (6) et montait difficilement toutes les côtes sur la route 138. Je me suis donc acheté une Dodge Polara 500 neuve au début de 1969 au prix de 3600\$. Nous sauvions une heure sur le trajet de +- 10 heures entre Drummondville et Baie-Comeau.

Je m'étais lié d'amitié avec le directeur de la Banque Royale et nous nous étions entendus pour transférer les comptes de nos

mauvais payeurs à la CIBC. Le nouveau directeur de ce compétiteur disait à tous qu'il viderait les autres banques. Nous l'avons aidé un peu. Étant éloignés de la famille, les amitiés que nous avons développées avec quelques couples étaient très précieuses pour Gisèle et moi. Il y avait aussi beaucoup de partys avec les employés dont un mémorable dans notre salon, alors qu'une fille a su faire monter le niveau de jalousie de Gisèle de plusieurs crans.

Notre bungalow était très confortable et nous nous y plaisions. Dans cette ville, il n'était pas coutume de faire des sous-sols de 8 pieds de hauteur dans toute sa surface. Il fallait dynamiter un trou dans le roc et offrir seulement une partie avec cette hauteur. Nous avons aussi des plans de bleuets dans la cour arrière. L'été était très court. Nous avons l'habitude de dire que l'été commençait le premier juillet pour se terminer le 15 du même mois.

Notre loisir favori était de se rendre sur le quai, lors de l'arrivée des traversiers. Nous avons toujours espoir de voir débarquer une connaissance ou un ami. Oui, nous avons des périodes d'ennui et merci aux membres de la famille qui sont venus nous visiter. Je me souviens aussi d'avoir initié Daniel à la pêche au caplan sur le quai. La pêche était généreuse, car ce poisson se regroupe en banc. Aussi, certains jours de semaine, je quittais la succursale à 15 heures et allais pêcher mes 6 truites avec un client. J'ai aussi été initié au golf, à Chute-aux-Outardes sur un 9 trous en forêt. Ouf, les «bébites» assez grosses pour perdre une oreille.

Gisèle est devenue enceinte à l'automne 1969, mais ce qui devait être une excellente nouvelle, s'est terminée en cauchemar durant le mois de décembre. Une grossesse ectopique ultra-utérine mit fin à nos espoirs.

Le moment était mal choisi, mais le téléphone sonna pour encore une mutation. Nous étions à Baie-Comeau depuis seulement 13 mois, mais l'offre d'un transfert à Québec au service du crédit me plaisait énormément, car je pourrais y puiser beaucoup d'expérience en financement commercial. Mes patrons avaient de fait reconnu une de mes faiblesses. Le rapprochement vers la famille n'était pas aussi à négliger. Donc, nos biens sont pris en charge par le déménageur, et au début de janvier 1970, je dépose Gisèle à l'aéroport de Hauterive. Un ami de Québec ira chercher Gisèle à l'aéroport d'Ancienne- Lorette et en prendra soin temporairement. Je me tape la route 138 glacée avec Daniel bien installé à l'arrière de l'auto. Incidemment, il n'y avait pas de ceinture de sûreté dans l'auto. Je me présente au service du crédit dans la basse ville de Québec le 16 janvier.

## **Quatrième partie**

**(1970 à 1989)**

### **Ville de Québec**

Nous voilà maintenant dans la belle ville de Québec. Daniel n'a pas cinq ans mais il en est à sa cinquième ville. Nous sommes très heureux d'être plus près de nos familles respectives et mon nouveau poste à la banque sera plus facile. Je vais être plus disponible pour ma famille car je serai plus ou moins un bureaucrate, toujours libre après 17 heures. Je suis entouré d'experts en financement commercial et je fais mes classes.

Nos meubles arrivent durant la semaine du 6 janvier 1970 et nous nous installons dans un logis de Sainte-Foy. Les boîtes de décorations de Noël ne sont pas déballées. Gisèle reprendra lentement ses activités, après ses déboires de santé du mois de décembre précédent. Nous passons du bon temps et en profitons pour découvrir cette belle ville.

Surprise, cinq mois plus tard, nous apprenons que la division «Québec» du service du crédit fusionnera avec celle de «Montréal» le premier septembre, ce qui implique un autre déménagement en 1970. À force d'installer et démonter les pattes de table, elles commencent à être «branlantes».

## Montréal –Service du crédit

Des amis de la banque nous recommandent d'aménager dans la ville de Longueuil et nous y trouvons facilement un grand logis au premier étage d'un quadruplex. L'autre logis du même plancher était occupé par un collègue de la banque.

Jusqu'à ce jour, le français n'avait pas une grande place dans les affaires internes de la banque. Les communications écrites étaient en anglais car la majorité des inspecteurs étaient anglophones. Même mes rapports de performance de fin d'année étaient rédigés en anglais. J'en ai encore quelques copies dont celle de 1964. «*Hardworking and reliable young officer who is discharging his duties in a very satisfactory manner. Is very accurate in his work and eager to learn. Good increase recommended*». Mais les temps ont changé. Maintenant que le groupe de Québec avait rejoint les collègues de Montréal au service du crédit, le français prenait sa place et j'étais fier de participer à ce changement.

Nous avons inscrit Daniel à la maternelle par téléphone. Il a donc débuté ses demi-journées en septembre. L'école était assez près de notre logement, Gisèle pouvait donc faire les allers-retours avec lui.

Dès notre déménagement à Longueuil, nous recevons la visite de mon frère le plus âgé. Il avait une surprise de taille pour moi. Il venait d'accepter un poste de technicien au service des immeubles de la Banque de Montréal. J'étais bien fier de sa décision. À partir de ce moment, j'ai reçu un traitement 5 étoiles de ce département.

Plusieurs banquiers demeuraient aussi dans notre quartier, il a donc été assez facile d'organiser un «car pool». Je prenais donc mon auto une semaine sur quatre. Nous avons été frappés durement par la tempête du siècle, le 4 mars 1971. Il faisait déjà tempête lorsque je me suis levé, mais assez vaillant, je pris l'autobus jusqu'au métro et me rendis au travail. Vers 11 heures, le patron nous avise de quitter sans tarder car les prévisions sont très alarmantes. Je me rends au métro mais, panne d'électricité générale et tout est arrêté.

J'appelle Gisèle pour qu'elle ne soit pas inquiète et mes collègues et moi, descendons au restaurant de l'immeuble. Il y a foule et les choix de nourriture diminuent avec le temps. Vers midi, je mange un hamburger fait avec des tranches de pain ordinaires et nous allons dans un cinéma qui avait encore du courant électrique. Le moment du souper arrive, toujours pas de métro et nous passons le temps à siroter du café et quelques bières. Finalement, le métro est remis en opération à 22 heures et je me rends à la station de Longueuil. L'odeur de mazout brûlé est insupportable, je vois une trentaine de motoneiges. Un club sportif a demandé à ses membres de transporter en motoneige les usagers du métro car les rues étaient impraticables. Finalement, j'arrive chez moi en motoneige. Le lendemain, un vendredi, tout est fermé, donc pas de travail sauf le pelletage. Incidemment, l'épouse d'un collègue de la banque qui demeurait à quelques rues de chez nous a donné naissance à une fille durant la nuit du jeudi au vendredi. Le lundi, le patron nous avise que nos dépenses du jeudi seront absorbées par la banque, soit les repas et la randonnée en motoneige de 19,00\$.

J'ai connu mes premières crises de calculs rénaux en 1971 et 72. Heureusement, mon voisin était là pour me conduire à l'hôpital. Gisèle n'avait pas encore son permis de conduire. Je lui ai donc fait une surprise en l'inscrivant aux cours de conduite à son insu. Elle a trouvé les documents sous son assiette lors du petit déjeuner. Le jour du test routier, il y avait trop de candidats, donc pour sauver du temps, on lui remit le permis sans poser de questions.

Au travail, tout allait bien et j'étais très heureux. Je m'apercevais cependant que ceux qui m'entouraient avaient plusieurs diplômes et je devais m'attarder à ce sujet si je voulais améliorer mes chances de promotion. Je m'inscrivis donc à la formation par correspondance de l'Institut des banquiers canadiens. Ce programme offrait 8 cours (changé plus tard pour 10 cours) que j'ai suivis durant 9 années. J'ai finalement terminé avec succès et j'étais fier d'ajouter ceci à mes cartes d'affaires «B.I.B.C.», brevet de l'institut des banquiers canadiens. Un avantage non indéniable d'être près du siège social était de se faire voir auprès des dirigeants, ceci ne nuisait certainement pas.

### **Montréal, succursale Bleury**

Quoi de neuf en 1972 ? Oui, un transfert, à la succursale Bleury au mois de novembre comme premier directeur de comptes francophone/bilingue. Les clients de cette succursale étaient majoritairement anglophones et juifs. Heureusement je venais du service du crédit après un séjour de 35 mois et j'étais un expert en financement commercial. Je décidai alors de me laisser pousser une moustache. J'étais bien apprécié par le directeur, un

anglophone, et j'avais du succès. Je travaillais les dossiers les plus complexes en soirée sur la table de cuisine avec notre chatte comme témoin près de moi.

J'étais toujours à cette succursale lors de la fameuse CECO «Commission d'enquête sur le crime organisé» pour la partie d'enquête sur les viandes avariées qui se vendaient partout au Québec. La mafia en menait large et malheureusement, nous avons quelques clients impliqués. J'ai eu plusieurs rencontres avec certains d'entre eux dans une pièce isolée de la succursale alors que leurs gardiens armés surveillaient à la porte. Le service de sécurité de la banque m'avait avisé de varier mes heures de déplacements lorsque je stationnais au garage intérieur de l'édifice.

Durant les années 1973-74, Gisèle et moi étions inscrits à la clinique de fertilité de l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont. Nous n'avions pas eu de succès, donc à l'été 1974, nous nous faisons une raison à l'effet que notre garçon sera notre seul enfant. À l'automne, je planifie donc un deuxième voyage de noces, mais celui-ci au Lac George (USA). Daniel est placé pour le week-end et nous profitons de cette petite escapade. Nous avons eu beaucoup de plaisir en nous baladant avec le chien invisible que j'avais acheté pour Daniel. En janvier, Gisèle a des symptômes de «femme enceinte». Un test d'urine devient donc prioritaire. Un matin de janvier 1975 alors qu'il fait tempête, j'arrive au bureau vers 11 heures avec les urines de Gisèle sous mon bras. Je me dépêche de livrer le tout à la pharmacie en face de la succursale et je demande que les résultats me soient confirmés sans tarder. Bingo, nous attendons un autre enfant. Bien sûr, j'appelle Gisèle

et nous nous félicitons, mais nous avons toujours la crainte de ne pas rendre cet enfant à terme.

Je suis aux «oiseaux». J'annonce la bonne nouvelle à mes collègues, mets mon manteau et je quitte pour une grande marche sur la rue Sainte-Catherine. Je prends un petit lunch sur le pouce et reviens à la succursale vers 14 heures. La secrétaire m'avise alors qu'un homme est venu pour me voir disant que nous avions un dîner de prévu. Ouf, j'avais oublié que j'avais cet engagement avec ce prospect que je courtisais depuis plus de six mois. Je lui téléphone et après mes excuses, nous confirmons un autre rendez-vous. De retour à la maison, je coupe ma moustache afin de souligner cette nouvelle étape dans nos vies.

En décembre 1974, le directeur me demande de le voir dans son bureau. Il m'avise que le siège social m'offre un poste au département international de la banque. J'appréciais beaucoup mon directeur et j'avais besoin de son opinion. Après mûre réflexion, je n'accepte pas l'offre et retourne à mes affaires. Finalement, un de mes collègues a accepté la mutation, mais le poste a été annulé quelques mois plus tard. La banque lui a alors fait une offre qu'il se devait d'accepter. Il s'est finalement retrouvé directeur à Saint-Boniface, Manitoba.

Durant les années 1970-75. Il y avait beaucoup d'enlèvements dans les familles de banquiers contre le paiement de rançons. À chaque matin je devais appeler un collègue avec un code secret pour confirmer que tout allait bien de mon côté. Malheureusement, la belle-mère et l'épouse de mon directeur ont

été enlevées mais retrouvées saines et sauvées. Je ne sais pas si la banque a effectivement payé une rançon.

### **Montréal-service du crédit**

Le téléphone sonne en février 1975. On m'offre un beau poste, celui de directeur-adjoint au service du crédit. J'avais apprécié énormément mon affectation précédente dans ce service, donc j'ai accepté sur le champ. Heureusement, ces promotions favorisaient mes augmentations salariales, mais aussi, j'évitais un déménagement de la famille. Après quelque temps, j'étais le spécialiste en financement des institutions publiques par exemple les commissions scolaires, les villes et d'autres institutions gouvernementales.

Dans la nuit du 19 juillet 1975, Gisèle me réveille car les contractions ont débuté. Je place rapidement Daniel chez la voisine et nous quittons avec la petite valise qui était prête depuis belle lurette. En route vers l'Hôpital Charles-Le Moyne, Gisèle cherche dans le compartiment à gants de la Cordoba une serviette qu'elle pourrait placer sous elle car elle craint de perdre «le liquide amniotique dans lequel baigne le bébé». J'excède un peu les limites de vitesse permises. Arrivés à l'hôpital, nous entrons par la porte d'avant et Gisèle est prise en charge par un gardien qui la monte à l'étage de maternité. Je termine l'inscription et vais stationner l'auto. Lorsque je reviens, le gardien m'avise qu'il a entendu crier le bébé. Me voilà donc bouche bée, moi qui avais suivi tous les cours préparatoires et qui voulais assister à un accouchement pour la première fois. Je monte à

l'étage et on m'avise que je ne peux pas voir Gisèle pour le moment. Finalement à 7 heures le matin, on me permet d'entrer et c'est Gisèle qui m'annonce la bonne nouvelle, nous avons une fille. Je retourne à la maison et m'installe au téléphone pour communiquer ma joie à mes proches et je récupère Daniel. Ce dernier est très heureux de finalement avoir une sœur.

Au début du mois de juin 1976, le surintendant de la banque entre dans mon bureau et me parle d'un transfert à titre de directeur à la succursale de Mont-Joli. Je me sens confortable d'assumer ce poste car la succursale est de catégorie supérieure avec une vingtaine d'employés. Il ne me parle pas d'argent, donc je lui demande de revenir avec une proposition de salaire. Me voilà devant une belle promotion avec une belle augmentation de salaire. Après discussions avec Gisèle, nous acceptons ce nouveau défi qui implique bien sûr un autre déménagement. Un jour, Daniel écrira peut-être ses mémoires et nous dira comment il a vécu tous ces déplacements. Nous nous demandons encore pourquoi nous aimions tant explorer d'autres régions.

### **Mont-Joli**

Je débute sur ce poste un mardi, le lendemain de la fête de la Reine, «depuis renommée la Journée des Patriotes». Les enfants sont placés temporairement en garde partagée entre maman et belle-maman. Gisèle est avec moi au motel Mont-Joli le lundi soir lorsque trois couples arrivent avec des digestifs. Ils viennent nous souhaiter la bienvenue. Il s'agit du directeur sortant avec son épouse et deux couples de leurs amis. La ville étant assez petite, il était facile de trouver à quel motel nous

étions. Nous avons bien apprécié ce geste et ils sont devenus de très bons amis. Nous nous sommes même retrouvés ensemble en Floride.

La banque nous fournissait un logis chauffé au-dessus de la succursale à 141,00\$ par mois, avec un garage mais pas de terrain pour que la famille se relaxe un peu. Donc, à la première opportunité, j'ai acheté un petit chalet au lac Sandy situé à quelques 8 km seulement. Merci à tous les membres des familles Bonin et Taillon qui sont venus nous voir. Nous en gardons de précieux souvenirs.



Durant mes années à cette succursale, les patrons de la banque décidèrent de signer un bail dans un nouvel immeuble commercial en construction à côté de la succursale. Mon grand frère a été mandaté pour superviser ce projet, donc on se voyait souvent. Le plan était de démolir par la suite l'ancienne succursale «et mon logis» après le déménagement dans les nouveaux locaux, afin d'élargir ce coin de rue. Oups, je ferai face à un nouveau déménagement mais dans la même ville et aux frais de mon employeur. Lors d'un voyage en Floride, je rencontre un

résident de Mont-Joli qui me dit que sa maison sera en vente bientôt, car les travaux de sa nouvelle demeure sont presque terminés. Il dessine le plan complet de sa résidence dans le sable et Gisèle et moi trouvons les espaces suffisants. À notre retour en ville, nous achetons la maison. Nous avons adoré nos années à Mont-Joli, même si l'été passait très rapidement. Je me souviens d'avoir donné un vélo à Gisèle lors de la fête des mères, mais il y avait une tempête de neige tellement forte que les routes étaient bloquées. Daniel devait pelleter régulièrement l'accès au module de dépôts de nuit de la banque.

J'étais assez avancé dans mes cours par correspondance de l'Institut des banquiers canadiens et j'avais encore du temps de libre. Je m'inscris donc au cours d'électronique moderne de l'Institut Teccart. Quel plaisir de m'asseoir à la table de cuisine avec Daniel à mes côtés! À onze ans, il a rapidement montré assez d'intérêt pour finalement plus tard, s'inscrire à l'Institut Teccart et compléter sa formation. Ensemble, nous avons assemblé tous les équipements nécessaires ex : voltmètre, ampèremètre etc. J'ai plus tard assemblé un radio et un téléviseur couleurs.



À l'été 1978, je reçois un appel du service du marketing de la banque. On me demande moi, et les quatre autres directeurs de la Gaspésie, de se présenter au métro Pie IX à 14 heures pile un certain mercredi de juillet. Nous devons aussi prévoir un coucher. Je n'avais pas l'intention de me taper la route pour une rencontre dont nous n'avions aucune information, tout étant très confidentiel. Je communique avec mes collègues et prends les arrangements avec Avion Taxi de Mont-Joli. Je suis assis à côté du pilote dans un Cessna «ou un Piper» et me régale des beaux paysages. La météo est favorable et le pilote me dit que si notre rencontre est au métro Pie IX, nous sauverions beaucoup de temps en atterrissant à Saint-Hubert au lieu de Montréal. Après un contact avec les tours de contrôle, nous atterrissons à Saint-Hubert et prenons un taxi.

Nous voilà au métro Pie IX, lieu de rassemblement de trois cents employés de la banque. On nous dirige par la suite dans une grande salle au sous-sol du stade olympique et assistons à une conférence de presse organisée par la banque. Tous les médias sont là, c'est quoi la nouvelle? Le Premier Vice-président annonce que BMO lance les comptes d'épargne à intérêts quotidiens. C'était la première banque à le faire. Le lunch arriva par la suite dans un camion remorque, trois cents boîtes de poulet St-Hubert. Nous assistons tous au match des Expos et le lancement de ce nouveau produit est annoncé régulièrement sur le grand écran du stade. Je vois par la suite un représentant du service du marketing et lui mentionne que nous, les directeurs de la Gaspésie, n'aurions pas dû être là car nos succursales n'étaient pas encore informatisées. Tous nos calculs se faisaient à la «mitaine».

À l'automne 1979, je reçois la visite du Premier Vice-président de la banque et je lui mentionne qu'il serait temps de me rapprocher des grandes villes. Il me mentionne qu'il créera bientôt un poste de Directeur Développement des affaires à Québec et que je pourrais être son homme. De fait, le premier septembre, je suis promu sur ce nouveau poste.

### **Deuxième séjour à Québec**

Nous achetons une maison à Charlesbourg que nous avons tellement aimée. Je me souviens de «l'open house» avec mes parents et la grande majorité de mes frères et sœurs.

Je devais solliciter des prospects dans les régions de Québec, Beauce, Mauricie, Saguenay, Bas Saint-Laurent et Gaspésie. De plus, avec mes collègues de Montréal, nous devions assister à plusieurs congrès les fins de semaine, quelques fois accompagnés de nos épouses. Opération de marketing/démarchage. J'aimais bien mais je n'ai pas laissé passer une autre opportunité de carrière. Le Directeur principal des directeurs de comptes commerciaux de la succursale principale de Québec venait d'être muté et le poste m'a été offert. Bingo, me voilà encore dans le circuit actif des opérations.

Un midi, je suis invité à dîner par un client important. Le directeur de la succursale étant en vacances, je me devais d'être de retour au bureau au plus tard à 15 heures afin de régler les cas urgents. Après plusieurs digestifs, je retourne au bureau. La secrétaire me dit que le sous-ministre aux finances de la province

veut me parler. Je retourne son appel, un peu inquiet, car mon langage est un peu affecté par la boisson. Après les présentations d'usage, je m'aperçois qu'il a eu un dîner plus élaboré que moi et il coupe court à notre discussion et me dit qu'il me rappellera le lendemain. Ouf, j'étais heureux de raccrocher l'appareil.

Je me suis aperçu rapidement que dans la ville de Québec, les relations publiques étaient d'une immense importance, je devais donc assister à plusieurs dîners. J'étais aussi membre du Club Rotary «tout comme à Mont-Joli» avec ses nombreuses activités dont des lunchs hebdomadaires. Gisèle et moi avons assisté à quelques reprises au congrès annuel de ce club au domaine The Balsams dans le New Hampshire, USA. J'adorais mon travail. J'avais une limite discrétionnaire plus importante que mon directeur et je brassais de bonnes affaires. Pour s'occuper un peu, nous nous sommes inscrits à des cours de danse sociale. Lors d'un concours, nous avons gagné un fauteuil pour enfant, genre lazyboy, qui a été utilisé par nos six petits-enfants.



En janvier 1981, j'assiste à une formation de deux semaines à Toronto. Le jeudi de la première semaine, je reçois un appel du Premier vice-président du Québec. Dès que je l'entends au téléphone, je prononce Trois-Rivières. Depuis quelques semaines, la succursale est sans directeur et les opérations sont en très mauvais état. Il me met un peu de pression pour avoir ma réponse immédiate mais je refuse. Je lui mentionne que je parlerai à Gisèle à la fin du cours et que je le rappellerai. Il me dit alors «Prends l'avion demain et va jaser avec ton épouse». Je veux une réponse lundi. Je me souviens d'avoir fait le voyage avec la défunte compagnie «Québecair» qui offrait encore le menu des fêtes comme repas. J'arrive à l'aéroport d'Ancienne-Lorette et appelle Gisèle. Elle entend des bruits de moteurs et me dit : «Que fais-tu à l'aéroport de Toronto ?» Après une histoire courte, je me retrouve à la maison et discute avec Gisèle et Daniel. Nous adorions la ville de Québec et notre résidence de Charlesbourg et l'idée d'un autre transfert à ce moment n'était pas très favorable. Je lui parle donc de la pression qui viendra bientôt pour le poste de directeur à Alma. Mes contacts me confirmaient que ce poste serait libre bientôt. En mentionnant Alma, Gisèle accepte l'idée d'aller à Trois-Rivières.

### **Trois-Rivières**

Je devais me rapporter sur le nouveau poste de directeur à la succursale principale en février 1981, mais pas question de déménager la famille avant la fin des classes. Je loue donc un penthouse au 14ème étage de la seule grande tour de la ville.

Tapis shaggy blanc, vue superbe sur la ville, piscine etc. Bail de seulement quatre mois bien sûr aux frais de la banque. Je voyageais à Québec les fins de semaine sauf lorsque Gisèle et les enfants venaient me visiter afin de s'acclimater à la ville et surtout avoir accès à la piscine de l'immeuble. Un fait important à noter : c'était notre onzième ville de résidence en vingt ans. Ma contre-offre pour une maison a été acceptée en soirée lors du party de départ de l'ancien directeur. Malheureusement, le vendeur est décédé le lendemain d'une crise cardiaque. La succession a cependant honoré la promesse de vente et l'achat s'est fait comme prévu pour occupation en juin 1981.

Dès mon arrivée, je me mets à faire le grand ménage dans les affaires. Je dois mettre des entreprises en faillite et régulariser d'autres comptes de prêts. Après un an, j'étais au-dessus de mes affaires et j'ai été nommé directeur de zone pour la région administrative 04 du Québec. Le territoire incluait Drummondville, Victoriaville, Grand-Mère, Shawinigan et Cap-de-la-Madeleine. Belle nomination car je devais assister à plusieurs activités dont les tournois de golf, entre autres le tournoi Jean Béliveau à Victoriaville et celui des commissaires industriels à Drummondville. Je prenais donc du gallon et la banque m'a confirmé mon statut de «cadre supérieur». Le principal avantage était celui de pouvoir acheter des actions de la banque sans frais, en déduction sur le salaire. Pour chaque dollar que je plaçais, la banque mettait 0,50 cents avec un certain maximum dont j'ai oublié le montant. Mon patron était assis à Québec et je ne le voyais pas souvent.

Avec mes responsabilités venaient les relations publiques. À titre d'exemple, j'ai assumé les rôles suivants à Trois-Rivières. «Président local de la Fondation des maladies du cœur et membre du c.a. de cet organisme au bureau provincial de Montréal, Président du Club Rotary, directeur de la Chambre de commerce, membre du Club de golf Ki-8-eb, membre du Club privé 188 et trésorier de la Croix-Rouge». Les soirées les moins intéressantes étaient celles, après les tournois de golf, où des clients ivres dont j'avais fermé les entreprises ou simplement serré la vis, venaient m'écoeurer un peu. J'écourtais donc mes soirées et retournais à la maison.

En décembre 1983, je reçois un appel d'une dame qui se présente comme une infirmière, employée au siège social de la banque. Elle me pose plusieurs questions sur notre état de santé, Gisèle et moi. Je lui demande alors ce qui se passe, pourquoi ces questions ? Elle me confirme que c'est en prévision du voyage en Jamaïque. Devant mon étonnement, elle s'excuse d'avoir appelé si tôt et me dit que mon patron devrait m'appeler d'ici quelques minutes. L'appel arrive et le directeur régional m'avise que je suis un des 40 gagnants du Canada pour les résultats de ma succursale pour l'exercice financier terminé le 31 octobre 1983. Il sera aussi du voyage avec son épouse. Une semaine en mars au Hilton d'Ocho Rios que nous n'oublierons jamais. Plusieurs activités et visites de sites importants étaient au programme, dont quelques soirées «gala» auxquelles assistaient le Président de la banque et son épouse.



En février 1984, la banque créa des Centres d'affaires commerciales, mieux connus sous l'appellation de «CAC». J'ai donc accepté la promotion et je pris en charge la direction du CAC de la région Mauricie/Bois-francs/Drummondville. Le service des immeubles a géré les travaux menant à notre installation dans des locaux tout neufs au 12ème étage de la Place Royale. Merci encore à mon frère aîné pour le service cinq étoiles. L'expérience acquise lors de mes deux stages précédents au service du crédit m'a valu d'être un des premiers au Québec à utiliser des pouvoirs discrétionnaires importants dans ces nouvelles fonctions.

Début de 1989, mon Vice-président m'appelle et m'annonce que je suis en liste pour un retour à Québec afin de prendre en charge le groupe de financement des entreprises. Je lui montre peu d'intérêt et je lui dis que je vais y penser. J'accepte finalement après discussions avec Gisèle et nous débutons les visites des maisons dans la ville de Québec. Dans les jours qui suivent, voilà que le VP veut me voir à ses bureaux. J'apprends avec surprise que le siège social veut annuler le transfert à Québec, car un poste plus important est disponible à Montréal.

Ouf, prendre la 40 vers Montréal au lieu de Québec me semble une très belle opportunité. Je dis au VP que si les gens de Montréal veulent m'avoir, ils devraient m'inviter pour plus d'explications sur les raisons qui font de moi la personne tant recherchée.

Je retourne au bureau et le téléphone sonne, on m'avise d'être à Montréal le lendemain matin pour une rencontre et un lunch. Je rencontre le Premier Vice-président et un VP «mon futur patron» qui m'expliquent de long en large ce qui se passe. On m'offre de prendre en charge un important «CAC» du centre-ville de Montréal. Les plus gros défis seront de redonner une crédibilité aux décisions de crédit commercial et d'améliorer les relations de travail dans le bureau de +- 30 employés, tous spécialistes en financement commercial.

## **Dernière partie**

**(1989 à 2021)**

### **Montréal – Centre d'affaires commerciales**

Enfin, un poste à Montréal. Je me promets bien de ne plus déménager ma famille. Gisèle et moi avons prévu un voyage en Europe en septembre à l'occasion de notre 30<sup>ème</sup> anniversaire de mariage. Nous avons abandonné le projet afin de mieux encadrer Sandra qui devait débiter le secondaire dans une nouvelle école avec peu d'ami(e)s. Daniel, maintenant gradué de l'Institut Teccart, prend la direction de la ville de Québec et trouve rapidement un emploi. Le voyage en Europe s'est finalement concrétisé en 1994 avec mon frère aîné et une de mes sœurs. Nous avons fêté mes 50 ans en Suisse et notre trentième anniversaire de mariage en gondole à Venise.

Notre offre d'achat pour une maison unifamiliale à Boucherville est acceptée au printemps avec prise de possession le 22 juin 1989. La maison et le terrain de 13,000 pi.ca. rencontrent nos besoins. Je loue un petit appartement sur la rue Sherbrooke près de l'ancien forum pour la période mars/juin et la famille reste à Trois-Rivières jusqu'à la fin des classes. Après la prise de possession de la maison en juin, nous faisons un «blitz» de peinture avec l'aide de Thérèse et André.

Le Centre d'affaires commerciales «CAC» était situé au 30<sup>ème</sup> étage de l'édifice CIL, coin Université et René Lévesque «anciennement le boulevard Dorchester». Mon bureau était dans le coin ouest avec vue sur le Mont Royal. J'ai donc pu voir les

couleurs des quatre saisons. La clientèle était 80% anglophone et je perfectionnais mon anglais. J'avais la responsabilité de tous les prêts commerciaux de douze succursales du centre-ville.

Arrive alors une restructuration en 1991, la banque ferme les «CAC» qui étaient trop dispendieux à opérer. Je me retrouve donc avec un autre changement dans ma carrière. Ma plus grande perte en 1991 fut le décès de papa le 29 janvier à l'âge de 78 ans.

### **Directeur de zone**

Je suis nommé directeur de zone avec la responsabilité de seulement 6 succursales, mais j'ai à gérer toutes les activités, qu'elles soient pour les particuliers ou les entreprises. J'avais aussi une belle équipe, assez jeune, de 230 employés. La banque annule donc son bail au 30<sup>ème</sup> étage et je dois être localisé dans le même immeuble mais au niveau de la succursale. Des travaux majeurs doivent cependant être faits. En attendant que mon frère «du service des immeubles» me fasse ériger un bureau adéquat, je m'installe dans la défunte succursale du Centre Eaton. Vous auriez dû voir le bureau luxueux que mon frère m'a fait aménager! J'ai une grande envie d'aller voir comment il est aujourd'hui, 30 ans plus tard.

Durant les vacances d'été, Sandra a manifesté l'intention de travailler un peu dans les succursales. Elle n'avait que 16 ans, mais de tels emplois étaient possibles. C'est ce qu'elle fit durant quelques années et elle développa des aptitudes pour une carrière dans le monde financier.

Un jour, je reçois une plainte pour harcèlement sexuel, dossier jamais facile à gérer. La surprise est que la plainte vient d'un homme contre une employée d'une succursale. Je ne peux pas vous donner de détails, mais bien sûr la dame a été contrainte à de sévères mesures de redressement.

Nous avons été victimes de plusieurs vols à mains armées dans ma succursale principale. Après trois vols consécutifs «des jeudis», le service de police de la ville me propose de tendre un piège aux voleurs. Une dizaine de policiers en civil sont donc déployés, quelques-uns dans la succursale même, d'autres dans le lobby, dans le sous-sol au niveau du restaurant et deux dans le local où sont situées les caméras de l'immeuble. Un jeudi, je dus m'absenter pour me rendre à un service funéraire d'un client. À mon retour vers 15;30 heures, je vois les policiers au sous-sol tenant trois larcins qui saignent du nez. Belle prise, j'entre dans la succursale et entends les applaudissements des employés. Lors d'un autre vol, je dus coucher une cliente sur le divan dans mon bureau afin qu'elle reprenne ses esprits.

J'aimais beaucoup mes employés et ils me le rendaient bien. Nous avons de beaux partys financés par la banque et eux «50/50». Voici les photos de deux items que je conserve jalousement.



Le 11 juin 1994 décède ma maman chérie à l'âge de 80 ans. Gisèle et moi retrouvons le bonheur lorsque le couple Hélène et Daniel nous donne en octobre un premier petit-fils, Éric. Suivront également, Francis en 1997 et Mathieu en 2002. Le couple Sandra et Paul deviendra «parents» en 2000 avec Olivier et Simon qui s'envola comme un ange le jour de sa naissance, de Mathis en 2004 et Loïc en 2008.

### **Directeur principal financement des moyennes entreprises**

Arrive 1997 avec d'autres changements dans ma carrière. En effet, mon VP me demande d'accepter de travailler près de lui à la Succursale de Place d'Armes à titre de Directeur Principal du financement des moyennes entreprises pour sa région. Ce groupe de +- 30 employés s'occupe des clients qui ont des besoins de financement entre 1 et 10 millions. J'ai accepté sur-le-champ et la banque m'a donné une limite discrétionnaire de 10 millions. Lorsque les besoins des clients augmentaient au-dessus de cette limite, le compte était alors transféré au groupe de Financement des grandes entreprises.

## Le verglas

Un petit mot sur un des pires cataclysmes que le Québec a connus. Du 5 au 9 janvier 1998, une quantité phénoménale de pluie verglaçante s'abat sur le sud-ouest de la province. Les installations d'Hydro-Québec ne résistent pas au poids de toute cette glace accumulée, et plus d'un million de Québécois se retrouvent sans électricité. Dans notre quartier, la panne a duré 14 jours alors que dans la zone la plus touchée, certains sinistrés seront privés de courant pendant cinq semaines. Je crois que mon frère aîné était dans cette situation et utilisait une génératrice.

Après trois jours de camping dans notre sous-sol près du foyer, nous décidons d'abandonner la maison et de nous réfugier chez un de mes frères qui demeurait à Saint-Hubert. Toutes mes canalisations sont vidées et remplies avec de l'antigel. Nous vidons le congélateur et le réfrigérateur et apportons le tout chez mon frère. Heureusement, il avait un poêle à combustion lente et nous n'avons pas perdu de nourriture. Lors de notre séjour, je suis allé reconduire nos hôtes à l'aéroport de Mirabel, car ils avaient prévu un voyage à l'étranger.

À chaque jour, je revenais à Boucherville pour allumer quelques bûches dans le foyer, pour ensuite me diriger au métro et me rendre au bureau afin de faire acte de présence de quelques minutes. Mes assureurs ont finalement payé mes dépenses de transport à Saint-Hubert, les sacs de sel, l'antigel etc.



Revenons à la banque. Le VP avait pris l'habitude de nous inviter Gisèle et moi à souper lors de la Saint-Valentin. Son épouse était d'ailleurs très aimable. Lors du souper au restaurant en 2002, je glisse ma serviette de table en papier au VP sur laquelle j'avais inscrit une date. Il me demande alors ce que c'est, je lui réponds, c'est ma date anticipée de retraite. Il fait une grimace et place la serviette dans sa poche de veston. À la fin de l'été, il me demande si la dite date est toujours prévue. J'avais l'intention de réduire mes responsabilités, ma position étant que j'avais assez donné à la banque et je voulais me la couler douce jusqu'à ma retraite. Je lui mentionne alors que j'avais une nouvelle proposition à lui faire. Je voyais que la formation des nouveaux directeurs de comptes commerciaux était non structurée et l'idée m'est venue de continuer à la banque, mais à titre de formateur, trois jours semaine. Je conclus en disant, je suis votre homme si un tel poste est créé pour la division du Québec. Il me mentionne qu'il en parlera au PVP.

### **Conseiller et formateur, pour le secteur des services aux entreprises.**

Quelques jours avant Noël 2002, un vendredi, nous sommes, Gisèle et moi dans un centre commercial de Québec, voilà mon

VP au téléphone. Il m'annonce que nous avons un «deal» et me félicite pour cette nouvelle nomination qui me permettra de terminer ma carrière en beauté. C'était aussi un avantage pour la banque qui rehausserait la qualité de ses nouveaux directeurs de comptes. J'avais demandé que les avantages de ma future retraite soient protégés car je serais payé seulement 60% de mon salaire sur le nouveau poste «car trois jours semaine au lieu de 5», mais au même niveau de cadre supérieur. Il m'invita pour le lendemain à ses bureaux afin de signer l'entente et d'assister à un match du Canadien.

Je pris mes nouvelles fonctions en mars 2003, quel plaisir, personne à diriger, quatre journées libres par semaine et une belle camaraderie avec les autres formateurs de la banque. Je me suis aperçu rapidement que non seulement les nouveaux employés «de 20 à 25 stagiaires» devaient être mieux formés, mais les directeurs actuels n'avaient pas accès à la formation supérieure offerte en anglais seulement dans le reste du pays. J'ai donc fait traduire le cours de crédit 4 et j'ai goûté à la carrière de professeur. J'invitais 12 directeurs à la fois à L'Académie de la banque à Scarborough pour une semaine de formation. Les participants appréciaient car je pouvais donner beaucoup d'exemples de succès et de mauvaises décisions de crédit que j'avais faites dans le passé.



Le premier juillet 2006, je me devais de prendre officiellement ma retraite, car elle ne pouvait pas se bonifier même si je restais à l'emploi de la banque. Je suis donc devenu retraité avec pleine pension et la banque m'accorda séparément un contrat de travail de trois jours semaine. Youppi! Deux entrées d'argent à partir de ce moment, ce qui me permit de gonfler mon REER. Quel beau corridor de la retraite!

Pendant cette période, j'assistais la banque à informatiser les cours qui seraient éventuellement accessibles à tous, mais ceci éliminerait graduellement la raison d'être de mon poste de formateur. Je sentais venir mes derniers mois de travail, ceci arriva le premier mai 2009. J'avais 64 ans et 8 mois.

### **La retraite**

Gisèle devra donc m'endurer dans la cuisine, elle qui m'a vu quitter pour le travail pendant presque 48 ans. Je songeais depuis quelques temps à ce que je désirais faire dans mes nombreux moments de liberté. Dès le début du mois d'avril, je m'inscrivais comme bénévole au Centre d'action bénévole de Boucherville. Je suis encore un peu actif, car je suis jumelé à un homme demeurant dans une résidence pour personnes âgées, dans une aile fermée. Durant mes années les plus actives, j'ai siégé comme administrateur durant six années, dont deux comme Président du conseil.

J'ai réalisé un autre rêve en 2010, soit d'attraper mon premier saumon. Ceci s'est produit dans la rivière des Escoumins, en présence de Normand et Marcel. Ce dernier, un cousin de mon frère, et son épouse Denise, sont devenus de grands amis. Merci à

vous deux. J'ai capturé deux autres saumons dans la rivière Matapédia quelques années plus tard.

### **Autres commentaires**

- J'ai fumé des cigarettes, cigares et la pipe de 1962 à 1987. Je suis heureux aujourd'hui d'avoir de beaux poumons roses.
- Deux de mes sœurs ont aussi fait carrière à la Banque de Montréal. Il y a eu aussi un cousin, un neveu et des nièces, mais pour des périodes relativement courtes.
- En 2014, j'ai été repéré par CARTaGENE qui gère des études de santé pour Santé Canada. Mon nom a été fourni par la Régie de l'assurance maladie du Québec. J'ai donc passé un examen médical complet avec une clinique privée de Brossard. Si un suivi était requis, les résultats auraient été communiqués à mon médecin de famille. En 2016, j'ai participé à un programme de recherche sur les maladies cardiaques et le dysfonctionnement cérébral. Ce projet était réalisé par l'Institut de cardiologie de Montréal. Plusieurs tests ont été faits, principalement un examen d'imagerie par Résonance Magnétique. J'ai passé 90 minutes dans l'appareil IRM, faut pas être claustrophobe. Finalement en 2019, j'ai participé gratuitement à une étude sur le radon en effectuant le test pertinent dans mon sous-sol. Les résultats ont été dans les limites acceptables. Ouf. Je m'attends à être encore sollicité par CARTaGENE dans un avenir rapproché.
- À la fin de 2019, un virus très virulent est apparu en Chine et s'est répandu rapidement dans le monde entier. Il a été baptisé Covid-19. Les commentaires suivants s'adressent

surtout aux générations futures. Elles sont donc invitées à consulter les sites «internet» où toutes les informations sur la gravité de cette pandémie seront accessibles. Au premier février 2021, il y a déjà plus de 10,000 décès au Québec et 20,000 au Canada. Mon frère cadet a poétiquement écrit sur ce thème, donc voici son acrostiche.

### Acrostiche Covid-19

**C**onfinons-nous! Depuis mars 2020, nous goûtons à la vie de prisonniers. Et le coronavirus est notre geôlier.

**O**n ne se câline plus, on se fuit jusqu'à 2 mètres. On a appris à cuisiner du pain. On a réclamé plus de liberté.

**V**ous, qu'avez-vous fait pendant tout ce temps? Des promenades? Testé votre divan tous les jours? L'amour?

**I**l appert que certaines gens perdent la tête et ne s'y retrouvent plus : ils se demandent s'ils deviennent fous.

**D**ans le fin fond, nous comprenons que nous sommes tous dans le même bateau et, comme dirait l'autre,

— Si le bateau prend l'eau de la poupe, ça ne veut pas dire que les gens de la proue ne toucheront pas à l'eau!

**1** virus si petit... Il y en a dans les gouttelettes et les aérosols expulsés quand on éternue ou qu'on tousse.

**9** mois passés, et bien plus encore! Quel est l'espoir? Un vaccin? Le secours d'autres pays? Non, c'est nous!

### **Conclusion**

Je ne peux pas terminer ma biographie sans souligner la patience, le support et l'amour de Gisèle durant toutes ces années. Sans elle, je n'aurais pas progressé et je n'aurais pas atteint mes objectifs de carrière. Merci XXXX.

**C'ÉTAIT MON HISTOIRE EN 15,904 MOTS.**

**JE LA LAISSE DERRIÈRE MOI.**

**DENIS B. (FÉVRIER 2021)**